

Sortie PJRA du 28 avril 2016

## Le culte des arbres dans l'Antiquité

Le culte des arbres remonte à des temps immémoriaux et s'est transmis de civilisation en civilisation.

Claude Lévi-Stauss évoque la mythologie de l'arbre cosmique présente dans la plupart des cultures sous une forme ou une autre. Il est conçu comme un pilier central autour duquel s'organise l'Univers naturel et surnaturel. Selon les croyances les plus archaïques, les arbres étaient considérés comme des agents de liaison entre le monde souterrain, la surface de la terre et le ciel.

Cette « pensée sauvage » est inspirée par la majesté, l'autonomie et la longévité de l'arbre : ces caractéristiques ont peu à peu constitué ce qu'on appelle le sentiment de la sacralité. On retrouve cette évolution dans la tradition biblique, dans l'hindouisme indien, le bouddhisme tibétain, le taoïsme japonais ... etc... En Occident, la mythologie des arbres nous a été transmise par les Celtes, les Grecs puis le monde latin. Des historiens de l'Antiquité gréco-romaine comme Georges Dumézil ou Pierre Grimal ont mis en valeur ce concept à travers les écrits de Pausanias, Pline, Sénèque ou encore Virgile.

En somme, l'arbre n'est pas un dieu mais il évoque par sa puissance la présence d'un dieu ; ainsi sont nés les bois sacrés c'est-à-dire des espaces intacts, sombres, déserts, stériles comme des lieux réservés qui excluent la présence de l'homme ; ce sont les premiers temples de la divinité.

A l'origine le mot grec *nemos* comme le mot latin *nemus* désigne un forêt entrecoupée de pâturages et de clairières, dotée d'un site particulier, le bois sacré. On ne pouvait toucher à ses arbres même par mégarde sans encourir le risque de graves châtements, parfois la peine de mort. Si un arbre avait été coupé, il fallait compenser cette faute par un sacrifice expiatoire comme l'immolation d'un animal. *Nemos* et *nemus* ont pour racine *nem-* qui exprime l'idée de mettre à l'écart, d'isoler, tel le bois sacré qui est un espace protégé et occupé par un dieu. Chez les Celtes, le bois sacré se nommait le *nemeton*. D'où également le nom de la déesse *Némésis* qui préside au jugement entre ce qui revient aux dieux et ce qui est laissé aux hommes avec la condamnation qui en découle en cas de violation de la limite. *Némésis* est en fait une divinité des arbres et la nymphe du frêne.

Le bois sacré est isolé c'est-à-dire coupé de son environnement forestier par un périmètre dégagé. Il se situe souvent au centre d'une vaste clairière où coule une source. D'où son nom populaire de *lucus* ; il

provient du sanskrit lokah, un espace libre, et de la racine indo-européenne leuk, qui a donné en latin lux, lucis, la lumière. Dans son évolution, le lucus devient le symbole de la divinité lumineuse et bénéfique à l'homme. On en vient au mot luxuria qui désigne la surabondance végétale. Les bois sacrés furent ainsi certainement les plus anciens sanctuaires, bien antérieurs aux édifices de pierre. Dans la Grèce archaïque d'Homère, c'est toujours en plein air, dans un bois sacré que se réunissent les fidèles. Le naturalisme traditionnel de la pensée gréco-romaine fait donc une large place au bois sacré ; c'est le culte le plus ancien du paysan crétois, grec ou romain ; le bois est là au milieu des champs cultivés et la charrue le contourne soigneusement ; le dieu garantit la surabondance des récoltes et des moissons.

Au 1er siècle avant J-C, il existe encore des bois sacrés à Rome, comme le Bois de Diane sur la rive droite du Tibre, le bois sacré de Nemi dédié à Egérie, nymphe des peupliers noirs où l'on célèbre un culte de la fécondité. Les légions romaines restent également fidèles à ces croyances ; le poète Lucain raconte qu'en arrivant à l'orée d'un bois sacré proche de Marseille, l'armée de César se figea. César fut le premier à abattre un arbre pour faire un passage. En voyant que les divinités ne l'avaient pas foudroyé, les troupes se remirent en marche. Ainsi se perpétuait le sentiment primitif de la religion de la terre.

Dans l'Antiquité, des arbres particuliers désignés par un signe ou un récit mythologique devenaient objets de culte. Ainsi, Daphné qui refusait les avances d'Apollon fut transformée en laurier ; la nymphe Philyra au savoir thérapeutique devint un tilleul, l'arbre médicinal par excellence ; Attis demeurait dans le pin parasol ( Pinus Pinea ) tandis que la nymphe Pitys se sauva des agressions de Pan, dieu protecteur des jardins, en se métamorphosant en pin noir (Pinus Pinaster). Pour lui épargner la jalousie de ses sœurs, Dionysos changea la jeune Carya en noyer. A force d'attendre le retour de son amoureux, Phyllis se désespérait : Héra, la déesse des amours fidèles, la transforma en amandier à la floraison précoce et virginale. Une tragédie proche du drame de Roméo et Juliette frappa Pyrame et Thisbé : pour ne plus être jamais séparés après leur mort ils furent métamorphosés en un seul mûrier qui rappelle leur histoire ; en effet les mûres sont d'abord blanches, puis rouges et enfin violettes à maturité. Pour avoir accueilli avec générosité Zeus, les vieillards Philémon et Baucis reçurent le don de se couvrir de feuilles et de devenir l'un un chêne, Philémon, l'autre un tilleul, Baucis. Dans les mentalités populaires gréco-romaines, les bois sont ainsi habités par des divinités identifiées. Il existe aussi tout un petit peuple de sylvains, de faunes, de naïades sauvages qui hantent les forêts.

Parmi ces nombreux sanctuaires champêtres et forestiers, il en est un qui fut le prototype sans cesse imité, le bois de chênes de Dodone situé en Epire, au nord-est de la Grèce. Le site était connu pour la violence de ses orages ; il abritait le plus ancien des oracles grecs ; le

chêne sacré, était dédié à Zeus-Jupiter, dieu du tonnerre et de la foudre ; le vent dans ses branches suffisait à énoncer la parole du roi des dieux.

Le chêne de Zeus-Jupiter est le *Quercus Robur* de Linné ou le *Quercus Fanetto* propre à l'Italie du Sud. Avec l'âge il acquiert un port d'une majesté incomparable. C'est seulement vers 60 ou même 80 ans qu'il fructifie et sa longévité est en proportion. Il vit au moins 400 à 500 ans et bien davantage, jusqu'à 1000 ans dans les régions humides s'il n'est pas abattu par l'homme. Ce chêne était dit le dru, d'où le nom de drumos, drumon de la forêt plantée de chênes. On retrouve le mot dans le drumeton celtique et gallo-romain. De même, le nom des savants druides qui se réunissaient dans les bois sacrés de chênes, comme en témoigne Pline.

Sous l'écorce des chênes vivaient des Nymphes, les Dryades ; si on mettait à bas un chêne par nécessité absolue, les prêtres accomplissaient une cérémonie pour leur permettre de se retirer. Mais les Hamadryades qui faisaient corps avec l'arbre n'avaient pas cette possibilité ; leur existence était si étroitement liée à celle du chêne qu'elles mourraient avec lui. C'est ce mythe que reprend le poète, Pierre de Ronsard, quand avec une indignation vibrante, il maudit « le bûcheron de la forêt de Gatine » :

« Ecoute, Bûcheron, arrête un peu le bras ;  
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;  
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force  
Des Nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?  
Sacrilège meurtrier ...  
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses,  
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos Déesses ? »

Le Val des Nymphes est donc une parfaite évocation de ces croyances antiques qui ont perduré bien après la christianisation de l'Occident. L'Église a lutté contre ces cultes superstitieux. Lorsque les évêques entreprirent de convertir les populations païennes, une de leurs premières tâches fut d'interdire le culte rendu aux arbres et de détruire les bois sacrés. Au IV<sup>ème</sup> siècle, St Martin fut menacé de mort pour avoir voulu abattre un pin tout comme St Maurille d'Angers et St Germain d'Auxerre. Au X<sup>ème</sup> siècle encore, St Adalbert de Prague fut tué pour avoir voulu brûler un bois sacré !

Faute de mieux, entre les V<sup>ème</sup> et VII<sup>ème</sup> siècles, l'Église a christianisé ces lieux de culte comme ici ce bois de chênes traversé par une source captée dans un bassin. Le Val des Nymphes fut sanctifié par la présence d'une église dédiée à St Martin. Aujourd'hui, l'église de l'ancien prieuré bénédictin placée sous le patronage de Notre-Dame reste un bel exemple de l'art roman provençal fortement inspiré de l'Antiquité